

## \* Commentaires du 10 juin 2012 \*



### Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

Fête Dieu, Année B :

« ...manger la Pâque avec mes disciples... »



Dieric Bouts l'ancien, 1464-67

## 1. Les textes de ce dimanche

- 01. Ex 24, 3-8
- 02. Ps 115, 12-13, 15-16ac, 17-18
- 03. He 9, 11-15
- 04. Mc 14, 12-16.22-26

PREMIÈRE LECTURE : Ex 24, 3-8

### Livre de l'Exode

#### 24

- 03i En descendant du Sinäï, Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles du Seigneur et tous ses commandements. Le peuple répondit d'une seule voix : « Toutes ces paroles que le Seigneur a dites, nous les mettrons en pratique. »
- 04 Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur ; le lendemain matin, il bâtit un autel au pied de la montagne, et il dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël.
- 05 Puis il chargea quelques jeunes Israélites d'offrir des holocaustes, et d'immoler au Seigneur de jeunes taureaux en sacrifice de paix.
- 06 Moïse prit la moitié du sang et le mit dans des bassins ; puis il aspergea l'autel avec le reste du sang.
- 07 Il prit le livre de l'Alliance et en fit la lecture au peuple. Celui-ci répondit : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous y obéirons. »
- 08 Moïse prit le sang, en aspergea le peuple, et dit : « Voici le sang de l'Alliance que, sur la base de toutes ces paroles, le Seigneur a conclue avec vous. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ex 24, 3-8

#### 1. PREMIER TEXTE : Ex 24, 3-8

Il y en a des choses surprenantes dans ce texte ! Ces usages bien loin des nôtres, d'abord, et puis l'insistance sur le sang, avec une expression que nous connaissons très bien, évidemment, « le sang de l'Alliance ». Mais, si les usages qui sont rapportés ici nous surprennent, n'oublions pas que Moïse a vécu vers 1250 av. J.C. Ces coutumes sont donc vieilles de 3000 ans et même plus, car Moïse ne les a pas inventées ; elles étaient courantes dans beaucoup d'autres peuples à cette époque. Elles subsistent d'ailleurs encore aujourd'hui, au vingt-et-unième siècle, dans certains peuples dont l'histoire a évolué moins vite. Le texte biblique nous décrit ici le cérémonial habituellement utilisé pour un contrat d'Alliance entre deux peuples jusque-là ennemis. Mais, cette fois, les contractants sont Dieu lui-même... et un tout petit peuple.

Et, surtout, ce qui est intéressant, c'est de voir comment Moïse a repris un rite habituel mais en lui donnant un sens tout-à-fait neuf ! Si on y regarde bien, les deux réalités, le rite ancien, d'une part, le nouveau sens donné par Moïse, d'autre part, sont imbriquées dans ce

texte de manière extrêmement serrée : ce qui vient de la tradition ancienne, ce sont les usages des pierres dressées, de l'immolation des animaux, de l'aspersion du sang sur un autel qui représente la divinité et également de l'aspersion de sang sur le peuple. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est la notion même d'Alliance proposée par Dieu, c'est le don de la Loi par Dieu, et enfin, l'engagement du peuple d'obéir à cette loi.

Il suffit de relire le texte dans l'ordre pour voir à quel point tous ces éléments sont imbriqués : « *En descendant du Sinaï, Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles du Seigneur et tous ses commandements. Le peuple répondit d'une seule voix : Toutes ces paroles que le Seigneur a dites, nous les mettrons en pratique. Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur...* » Le récit commence donc par le plus important, la parole de Dieu. Quand les descendants de Moïse, des siècles plus tard, relisent ce passage, ils comprennent tout de suite le message : ce n'est pas le sacrifice en lui-même qui compte, le plus important c'est l'Alliance, la fidélité à la Parole de Dieu.

Puis le récit décrit les rites du sacrifice lui-même : l'autel au pied de la montagne, les douze pierres qui représentent les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire l'ensemble du peuple. Le mot « peuple » revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans le texte ; car c'est bien avec un peuple et non avec un individu ou même des individus que l'Alliance est conclue ! Les douze pierres dressées signifient que le peuple entier est concerné et que son unité se fera autour de cette Alliance. Là encore, il y a un message pour les futurs lecteurs : il a peut-être été bien utile, parfois, de rappeler aux douze tribus ce qui les unissait et depuis si longtemps, puisque cela remonte au tout début de la sortie d'Égypte.

Quelques jeunes gens sacrifient les taureaux : soit dit en passant, cette fonction n'est donc pas encore réservée aux prêtres. Puis c'est le rite du sang : d'abord, Moïse asperge l'autel qui représente Dieu, et aussitôt il reprend le livre de l'Alliance et il lit au peuple les paroles de Dieu et le peuple s'engage à obéir : « *Tout ce que le Seigneur a dit, nous le mettrons en pratique, nous y obéirons.* »

Enfin, Moïse asperge le peuple : ce rite du sang signifie que l'Alliance devient « vitale » pour les contractants ; manière de dire que désormais, le nouveau lien ainsi créé entre Dieu et le peuple l'est « à la vie, à la mort ». Et aussitôt, Moïse rappelle que ceci n'a de sens que référé à l'Alliance que Dieu vient de sceller avec son peuple : « *Voici le sang de l'Alliance que, sur la base de toutes ces paroles, le Seigneur a conclue avec vous.* » Ce qui est premier, donc, ce n'est pas le sacrifice pour le sacrifice, c'est l'Alliance, formulée dans cette Parole de Dieu. Pour le dire autrement, le sacrifice n'est jamais un but en soi : il ne vaut que par l'engagement d'amour et de fidélité qu'il instaure et couronne entre Dieu et son peuple. Avec Moïse, une étape essentielle est franchie : le sacrifice n'est plus un rite magique, il est tissé de la parole d'un engagement réciproque, il devient mystère de foi.

Mais la confiance ne naît pas toute seule : l'amour filial ne peut naître qu'en réponse à un amour paternel ; Moïse précise bien que c'est Dieu qui a pris l'initiative : il dit « *L'Alliance que le Seigneur a conclue avec vous* » ; ce n'est pas Israël qui a essayé d'atteindre ce Dieu dont il n'avait même pas idée, c'est Dieu lui-même qui est venu le chercher, lui proposer l'Alliance et se révéler peu à peu comme le Dieu qui libère et qui fait vivre. Une des grandes particularités de la foi du peuple juif est d'avoir compris que toute l'initiative vient de Dieu ; tout ce que fait l'homme, prière, sacrifice, offrande ne vient qu'en réponse à l'amour de Dieu qui est premier.

Alors le peuple peut s'engager sur la voie de l'obéissance (« *Tout ce que Dieu a dit, nous y obéirons* ») parce qu'il a fait l'expérience très concrète de l'œuvre de Dieu en sa faveur. Le don de la loi se situe par hypothèse après la sortie d'Égypte, donc après la libération de l'esclavage. Le peuple est devenu un peuple libre grâce à l'initiative de Dieu ; il peut donc désormais croire que l'obéissance qui lui est demandée maintenant s'inscrit en droite ligne de cette œuvre de libération. C'est ce que Saint-Paul appelle « *l'obéissance de la foi* », c'est-à-dire la confiance tout simplement.

**PSAUME : Ps 115, 12-13, 15-16ac, 17-18**

**Psaume 115/116**

**R/ *Nous partageons la coupe du salut en invoquant le nom du Seigneur***

- 12 Comment rendrai-je au Seigneur  
tout le bien qu'il m'a fait ?
- 13 J'élèverai la coupe du salut,  
j'invoquerai le nom du Seigneur.
- 15 Il en coûte au Seigneur  
de voir mourir les siens !
- 16a Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur,  
16c moi, dont tu brisas les chaînes ?
- 17 Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce,  
j'invoquerai le nom du Seigneur.
- 18 Je tiendrai mes promesses au Seigneur,  
oui, devant tout son peuple,

**PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 115, 12-13, 15-16ac, 17-18**

Nous retrouvons dans ce psaume tous les éléments importants de la première lecture de cette fête du Corps et du Sang du Christ : en tout premier, l'œuvre libératrice de Dieu, puis la reconnaissance par les croyants de cette initiative de Dieu, et enfin l'engagement d'obéissance. « *Moi dont tu brisas les chaînes* », voilà l'œuvre de Dieu ; et on sait bien à quelles chaînes le psalmiste pense : il s'agit d'abord de la libération d'Égypte ; chaque année, spécialement au moment de la Pâque, les descendants de ceux qui furent esclaves en Égypte revivent les grandes étapes de leur libération : la vocation de Moïse, ses multiples tentatives pour obtenir de Pharaon la permission de partir, sans avoir toute l'armée à leurs trousses, l'obstination du roi... et les interventions répétées de Dieu pour encourager Moïse à persévérer malgré tout dans son entreprise. Pour finir, le peuple a pu s'enfuir et survivre miraculeusement alors que l'endurcissement du Pharaon a causé sa perte.

Quand on chante ce psaume, des siècles plus tard, au Temple de Jérusalem, cette étape de la sortie d'Égypte est franchie depuis longtemps, mais elle n'est qu'une étape justement ; on sait bien qu'il ne suffit pas d'avoir quitté l'Égypte pour être vraiment un peuple libre ; que d'esclavages individuels ou collectifs sévissent encore à la surface de la terre !

Esclavage de la pauvreté, voire de la misère sous tant de formes ; esclavage de la maladie et de la déchéance physique ; esclavage de l'idéologie, du racisme, de la domination sous toutes ses formes... L'Égypte de la Bible a pris au long des siècles et prend encore quantité de visages sous toutes les latitudes : mais on sait aussi que, inlassablement, Dieu soutient nos efforts pour briser nos chaînes.

Car l'histoire humaine qui nous donne, hélas, mille exemples d'esclavages, nous montre aussi (et c'est magnifique) la soif de liberté qui est inscrite au plus profond du cœur de l'homme, et qui résiste à toutes les tentatives pour l'étouffer. Cette soif de liberté, les croyants savent bien qui l'a insufflée dans l'homme ; ils l'appellent l'Esprit. Notre psaume sait « *qu'il en coûte au Seigneur de voir mourir les siens !* »... et qu'il lui en coûte tellement qu'Il est à l'origine de tous les combats pour la vie et pour la liberté de tout homme, quel qu'il soit.

À ce Dieu qui a fait ses preuves, si l'on peut dire, on peut faire confiance. Ce n'est pas lui qui nous enchaînera, il est bien trop jaloux de notre liberté ! Et, alors, librement, on se met à sa suite, on l'écoute : « *Ne suis-je pas, Seigneur, ton serviteur, moi dont tu brisas les chaînes ?* » ; le mot « *serviteur* » ici, peut s'entendre plutôt comme disciple. Dans la Bible, il ne s'agit pas de « *servir* » Dieu dans le sens où il aurait besoin de serviteurs... Cela est valable pour les idoles, les dieux que l'homme s'est inventés ; curieusement, quand nous imaginons des dieux, nous croyons qu'ils ont besoin de notre encens, de nos louanges, de nos compliments, de nos services. Au contraire, le Dieu d'Israël, le Dieu libérateur n'a nul besoin d'esclaves à ses pieds, il nous demande seulement d'être ses disciples parce que lui seul peut nous faire avancer sur le difficile chemin de la liberté. Et l'expérience d'Israël, comme la nôtre, montre que dès qu'on cesse de se laisser mener par ce Dieu-là et par sa parole, on retombe très vite dans quantité de pièges, de déviations, de fausses pistes.

C'est pour cela que le psaume affirme si fort : « *J'invoquerai le nom du Seigneur* » : résolution affirmée deux fois en quelques versets ; c'est une véritable résolution, effectivement, celle de ne pas invoquer d'autres dieux, donc de tourner le dos définitivement à l'idolâtrie. « *J'invoquerai le nom du Seigneur* », cela revient à dire : « *Je m'engage à ne pas en invoquer d'autre !* » Et on sait que les prophètes ont dû lutter pendant de nombreux siècles contre l'idolâtrie.

Il faut dire que la fidélité à cette résolution exigeait une grande confiance en Dieu, mais aussi bien souvent un immense courage face au polythéisme des peuples voisins. Pendant la domination grecque sur la Palestine, par exemple, et ceci se passe très tardivement dans la Bible, peu avant la venue du Christ, les Juifs ont dû affronter l'effroyable persécution d'Antiochus IV Épiphane : rester fidèle à la promesse contenue dans cette phrase : « *J'invoquerai le nom du Seigneur* » revenait à signer son propre arrêt de mort.

Cette résolution « *J'invoquerai le nom du Seigneur* » est associée à des rites : « *J'élèverai la coupe du salut* »... « *Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâce.* » Nous retrouvons ici, comme dans le livre de l'Exode que nous lisons en première lecture, la transformation radicale apportée par Moïse : désormais, les gestes du culte ne sont plus des rites magiques, ils sont l'expression de l'Alliance, reconnaissance de l'œuvre de Dieu pour l'homme. La coupe s'appelle désormais « *coupe du salut* », le sacrifice, désormais, est toujours sacrifice d'action de grâce parce que l'attitude croyante n'est que reconnaissance.

Ce psaume 116/115 fait partie d'un petit ensemble qu'on appelle les psaumes du Hallel, qui sont une sorte de grand Alléluia, et qui étaient chantés lors des trois grandes fêtes annuelles, la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tentés.

Lors de sa dernière Pâque à Jérusalem, Jésus lui-même a chanté ces psaumes du Hallel et en particulier notre psaume d'aujourd'hui, le soir du Jeudi Saint, alors qu'avec ses disciples, il venait d'élever une dernière fois la coupe du salut, alors qu'il allait offrir sa propre vie en sacrifice d'action de grâce : du coup, pour nous, ce psaume devient encore plus parlant ; nous savons que c'est Jésus-Christ qui délivre définitivement l'humanité de ses chaînes. À sa suite, et même avec lui, nous pouvons chanter : « *Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ?* ».

## DEUXIÈME LECTURE : He 9, 11-15

### Lettre aux Hébreux

**9**

**11** Le Christ, lui, est le grand prêtre du bonheur qui vient. La tente de son corps est plus grande et plus parfaite que celle de l'ancienne Alliance ; elle n'a pas été construite par l'homme, et n'appartient donc pas à ce monde.

**12** C'est par elle qu'il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire du ciel en répandant, non pas le sang des animaux, mais son propre sang : il a obtenu ainsi une libération définitive.

**13** S'il est vrai qu'une simple aspersion avec du sang d'animal, ou avec de l'eau sacrée, rendait à ceux qui s'étaient souillés une pureté extérieure pour qu'ils puissent célébrer le culte,

**14** le sang du Christ, lui, fait bien davantage : poussé par l'Esprit éternel, Jésus s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache ; et son sang purifiera notre conscience des actes qui mènent à la mort pour que nous puissions célébrer le culte du Dieu vivant.

**15** Voilà pourquoi il est le médiateur d'une Alliance nouvelle, d'un Testament nouveau : puisqu'il est mort pour le rachat des fautes commises sous le premier Testament, ceux qui sont appelés peuvent recevoir l'héritage éternel déjà promis.

## DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : He 9, 11-15

La lettre aux Hébreux s'adresse à des Chrétiens qui connaissent parfaitement bien la religion juive et l'Ancien Testament ; c'est d'ailleurs ce qui la rend un peu difficile pour nous parce qu'elle parle abondamment de tous les rites juifs que nous ne connaissons pas toujours très bien ! Ici, par exemple, il est question de prêtre, de temple, de sacrifice, de victime, de sang versé : tous ces mots appartiennent à l'Ancien Testament : nous les connaissons, nous les utilisons, nous aussi, en christianisme, mais nous serions parfois bien en peine de dire quelles réalités ils recouvrent, pour les Juifs, d'une part, pour les chrétiens, de l'autre, et s'il s'agit bien de la même chose !

L'objectif clairement avoué de la lettre aux Hébreux est de nous dire : les mots sont ceux de l'Ancien Testament mais la réalité qu'ils recouvrent est totalement nouvelle : parce que, avant Jésus-Christ, on était dans le régime de la première Alliance, alors que, désormais,

nous sommes dans le régime de la Nouvelle Alliance. Nous avons déjà eu souvent l'occasion de déchiffrer au long de l'histoire biblique un changement radical d'orientation, de compréhension, une conversion du sens de certains mots (la crainte de Dieu par exemple) ou de certains gestes : rappelons-nous l'évolution des sacrifices. Tout récemment, nous avons vu comment a évolué la foi au Dieu unique jusqu'à ce qu'on puisse enfin entendre la Révélation du Dieu-Trinité.

En lisant la lettre aux Hébreux, il est plus que jamais indispensable de se rappeler que Dieu a déployé auprès de son peuple une pédagogie très lente, très patiente ; au départ, quand Dieu a choisi les Hébreux pour en faire son peuple, ils avaient une religion semblable à celle de leurs voisins, inspirée par une certaine idée de Dieu : au fur et à mesure que Dieu se révélait à eux tel qu'il est et non tel qu'on se l'imaginait, inévitablement, l'attitude de l'homme changeait ; les gestes religieux étaient épurés, convertis, transformés.

Avec la venue du Christ, sa vie terrestre, sa Passion, sa mort et sa Résurrection, tout ce qui a précédé est considéré par les Chrétiens comme une étape nécessaire, mais révolue ; et donc, c'est volontairement que l'auteur de la lettre aux Hébreux accumule les références aux usages de l'Ancien Testament pour annoncer haut et fort qu'ils sont caducs.

Mais, pour comprendre le nouveau sens des mots, il faut refaire le chemin qu'ont fait les hommes de l'Ancien Testament, comprendre quelle logique animait tout le culte juif avant Jésus-Christ. Au départ, tout reposait sur l'idée d'un Dieu lointain, tout-puissant, qui tenait entre ses mains le sort de l'humanité. Tout-Autre que l'homme, il demeurait dans des horizons inaccessibles : aucun homme ne pouvait l'atteindre, ni même l'apercevoir : pour l'atteindre, il aurait presque fallu n'être plus un homme ; or il fallait bien l'atteindre pour qu'il entende les prières des hommes et qu'il répande sur eux tous les bienfaits dont lui seul avait le secret.

De là est née l'institution du sacerdoce : certains hommes étaient mis à part, séparés des autres, pour être réservés (on disait « consacrés ») au rôle d'intermédiaires entre Dieu et le reste du peuple. Pour accéder au domaine de Dieu, le domaine du « sacré », il leur fallait quitter définitivement le domaine des autres hommes, qu'on appelait le domaine profane. Concrètement, c'était la tribu des lévites qui avait été mise à part, de façon définitive, et, à l'intérieur de cette tribu, une famille précise était consacrée de manière particulière. Pris dans cette famille, le prêtre devait encore être consacré par des rites précis (bains rituels, onction, aspersion, sacrifices de consécration) ; il portait des vêtements spéciaux et il devait observer des règles de pureté très sévères pour être en permanence maintenu dans la sphère du sacré. Il y avait donc tout un système de séparations successives entre les hommes du sacré et le peuple.

Le prêtre ne pouvait pas non plus entrer en contact avec Dieu n'importe où, n'importe comment : d'où l'institution du Temple, et l'organisation extrêmement précise du culte. Le Temple étant le lieu du sacré, il ne pouvait être question d'y laisser pénétrer des profanes ; ce qui explique la série d'enceintes successives à l'intérieur du Temple de Jérusalem, qui reproduisait le même système de séparations que dans la société : seuls les prêtres pouvaient entrer dans le domaine de Dieu, et seul le grand prêtre pouvait accéder jusqu'au Saint des Saints, là où réside la Présence de Dieu. Toutes ces précautions prises, que faire pour être sûr d'entrer en contact avec Dieu, pour offrir à ce Maître de la Vie un présent digne de lui ? On n'a rien trouvé de mieux que de lui offrir un être vivant, dont le sang répandu est le symbole de la vie qui circulait en lui. Le Dieu d'Israël a fait savoir dès le

début qu'il ne voulait à aucun prix de sacrifice humain, mais il n'a pas refusé tout de suite les sacrifices d'animaux : une pédagogie ne peut se faire que par étapes.

Jésus est venu faire franchir à l'humanité le pas décisif : parce que Dieu est tout proche de l'homme, tout l'ancien système de séparation des prêtres devient caduc ; Jésus n'est pas de la tribu de Lévi, ce n'est plus nécessaire ; plus besoin de temple non plus, puisque le lieu de rencontre entre Dieu et l'homme c'est le Dieu fait homme ; plus besoin de sacrifices sanglants : le Dieu de la Vie nous demande de consacrer notre vie à servir nos frères, ce que Jésus a fait et nous donne désormais la force de faire.

## ÉVANGILE : Mc 14, 12-16.22-26

### Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

#### 14

12 Le premier jour de la fête des pains sans levain, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples de Jésus lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour ton repas pascal ? »

13 Il envoie deux disciples : « Allez à la ville ; vous y rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le.

14 Et là où il entrera, dites au propriétaire : 'Le maître te fait dire : Où est la salle où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ?'

15 Il vous montrera, à l'étage, une grande pièce toute prête pour un repas. Faites-y pour nous les préparatifs. »

16 Les disciples partirent, allèrent en ville ; tout se passa comme Jésus le leur avait dit ; et ils préparèrent la Pâque.

22 Pendant le repas, Jésus prit du pain, prononça la bénédiction, le rompit, et le leur donna, en disant : « Prenez, ceci est mon corps. »

23 Puis, prenant une coupe et rendant grâce, il la leur donna, et ils en burent tous.

24 Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude.

25 Amen, je vous le dis : je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je boirai un vin nouveau dans le royaume de Dieu. »

26 Après avoir chanté les psaumes, ils partirent pour le mont des Oliviers.

*Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés*

## L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 14, 12-16.22-26

On imagine bien dans quelle ambiance Jésus a célébré ce dernier repas : dans tout Jérusalem, on préparait la Pâque ; d'innombrables agneaux étaient égorgés au Temple pour être ensuite partagés en famille ; dans les maisons, c'était le premier jour de la fête des pains sans levain (on disait des « azymes »), les femmes débarrassaient méticuleusement la maison de toute trace du levain de l'année écoulée pour accueillir le levain nouveau, huit jours plus tard.

Depuis des siècles, ces deux rites commémoraient la libération d'Égypte, au temps de Moïse : ce jour-là, Dieu était « passé » parmi son peuple pour en faire un peuple libre ; puis, au Sinaï, il avait fait Alliance avec ce peuple et le peuple s'était engagé dans cette Alliance, « *Tout ce que le Seigneur a dit, nous y obéirons* » (nous l'avons entendu dans la première

lecture) parce qu'il faisait confiance à la Parole du Dieu libérateur ; et le psaume 115 répétait en écho « *Je suis, Seigneur, ton serviteur, moi dont tu brisas les chaînes* ».

Désormais, pour toutes les générations suivantes, célébrer la Pâque, c'était entrer à son tour dans cette Alliance, vivre d'une manière nouvelle, débarrassée des vieux ferments, libérée de toute chaîne. Car faire mémoire, ce n'est pas seulement égrener des souvenirs, c'est vivre aujourd'hui de l'œuvre inlassable de Dieu qui fait de nous des hommes libres.

Il est clair, dans cet évangile, que Jésus a choisi d'inscrire ses derniers instants dans cette perspective-là, perspective d'Alliance, perspective de vie libérée : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, répandu pour la multitude. » Ce soir-là, il ne fait aucun doute pour personne qu'il parle de sa mort et de son sang qui va être répandu ; mais voilà qu'il donne à sa mort le sens d'un Sacrifice d'Alliance avec Dieu, dans la ligne de celui de Moïse au Sinai. Le problème, c'est qu'il ne pouvait être question pour aucun juif, même pas pour les disciples, d'envisager le moins du monde la Passion du Christ comme un sacrifice : Jésus n'est pas prêtre, il n'est pas de la tribu de Lévi, et surtout son exécution s'est déroulée hors du Temple, hors même des murs de Jérusalem ; or seul un prêtre pouvait offrir des sacrifices à Dieu et ce ne pouvait être que dans le Temple de Jérusalem. Enfin, et c'est beaucoup plus grave, il n'était pas possible en Israël d'envisager la mort d'un homme comme un sacrifice susceptible de plaire à Dieu : il y avait des siècles qu'on savait cela. Ceux qui ont exécuté Jésus n'ont jamais eu l'intention d'accomplir un sacrifice : ils se sont débarrassés purement et simplement d'un mauvais Juif qui troublait la vie et la religion du peuple d'Israël.

Pourtant, c'est clair, Jésus, lui, donne à sa mort le sens d'un sacrifice, le sacrifice de l'Alliance nouvelle : mais en donnant désormais un tout autre sens au mot « sacrifice ». Là, il est dans la droite ligne du prophète Osée qui avait bien dit (mais on ne l'avait pas encore suffisamment compris) : « C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices, la connaissance de Dieu et non les holocaustes » (Os 6, 6). À bien comprendre Osée, le vrai sens du mot « sacrifier » (*sacrum facere*, en latin, faire sacré) c'est tout simplement connaître Dieu et lui ressembler en faisant œuvre de miséricorde ; les deux vont ensemble, c'est clair. Jésus est venu nous montrer jusqu'où va cette miséricorde de Dieu : elle va jusqu'à pardonner à ceux qui tuent le maître de la Vie. Désormais, ceux qui veulent bien regarder vers le crucifié, et y reconnaître le vrai visage de Dieu, sont frères du Christ : ils connaissent, tel qu'il est vraiment, le Dieu de tendresse et de pitié, et, à leur tour, ils peuvent vivre, dans la tendresse et la pitié. Finalement c'est cela, être des hommes libres. Parce que nos pires chaînes sont celles que nous dressons entre nous.

Voilà la vie nouvelle à laquelle nous sommes invités et qui est symbolisée par le pain sans levain, le pain azyme : c'est la raison pour laquelle notre Église est restée fermement attachée à la tradition des pains azymes pour fabriquer les hosties ; quand Jésus a dit « *Ceci est mon Corps* », il avait entre les mains un morceau de pain sans levain, une « matsah » : il annonçait ainsi une nouvelle manière d'être homme, pure, c'est-à-dire libre. Il nous invitait, comme dit la lettre aux Éphésiens, à « *revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté qui viennent de la vérité.* » (Ep 4, 24).

Dans ce sens-là, Jésus peut bien être comparé à l'agneau pascal : non pas qu'il serait une victime égorgée pour plaire à Dieu, mais parce que le sang de l'agneau pascal signait l'Alliance entre le Dieu libérateur et son peuple ; le nouvel agneau pascal, parce qu'il dévoile enfin aux yeux des hommes le Vrai Visage de Dieu, libère les hommes de toutes leurs

fausses images de Dieu et alors l'Alliance est possible. C'est parce qu'il est en lui-même l'incarnation de l'Alliance qu'il peut vivre tous ces événements en homme libre : « *Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne.* » L'acceptation libre, volontaire de sa mort, est bien le summum de la liberté ; il en a la force parce que, pas un instant, il ne doute de son Père. C'est sur ce chemin-là qu'il nous entraîne ; désormais, pour participer au « *bonheur qui vient* » (deuxième lecture), nous accomplissons ce que Jésus nous a dit de faire « *en mémoire de lui* ». Ce « *bonheur qui vient* », c'est l'humanité enfin rassemblée dans l'amour autour de lui au point de ne faire qu'un seul Corps ; pour être en union avec Dieu, il nous suffit désormais d'être en communion avec Jésus-Christ.

---

### **Compléments**

Voici l'une des prières qui est dite pendant le repas pascal juif : « *Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui fais sortir le pain de la terre. Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui nous as sanctifiés par tes ordonnances, et nous ordonnas de manger le pain azyme.* »

Saint Paul : « *Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain. Car le Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni avec du levain de méchanceté et de perversité, mais avec des pains sans levain : dans la pureté et dans la vérité.* » (1 Co 5, 6 - 8)

---